

# Romain Rolland et Alain : « Deux races de pensée »

par Bernard Duchatelet

Le professeur Bernard Duchatelet a, lors des « Journées Alain » d'octobre 2002, fait une communication sur les relations Alain-Romain Rolland dont l'histoire est mieux connue depuis la publication en 1969 de leur correspondance dans Salut et fraternité (Cahiers Romain Rolland).

Bernard Duchatelet a tout d'abord resitué les premiers contacts entre les deux hommes en 1907, à l'initiative d'Alain, contacts relativement espacés. Durant la guerre, ils ne s'écrivent pas. Alain est engagé volontaire, réfléchit sur les événements, connaît et partage la pensée de Rolland.

Ils se retrouvent avec la Déclaration d'indépendance de l'esprit. Mais à l'admiration et aux manifestations d'amitié d'Alain, Rolland répond toujours avec une certaine distance. Des amis communs l'amènent à vaincre ses réticences, mais l'entente ne fut jamais totale et la divergence de leur pensée et de leur tempérament n'a fait que s'accroître.

Nous remercions vivement Mme Catherine Guimont et l'Association des Amis d'Alain pour nous avoir autorisés à reproduire les extraits suivants(°) :

## ... L'éloignement : « deux races de pensée »

Rolland ne veut pas poursuivre le dialogue. Si les deux hommes marchent du même pas, leurs divergences sont trop grandes. Certes, ils se sont, un moment, rejoints. Mais leurs routes diffèrent. Les conceptions sont trop opposées. Déjà en 1922, au moment de sa querelle avec Barbusse, Rolland était tombé sur une phrase d'Alain qui l'avait révolté ; il en avait fait part à Colin, le 20 janvier 1922 (C18, 24). Rolland n'accepte pas le rude système d'Alain. En 1923, encore, Rolland marquait sa distance, dans un texte du *Journal*, à propos de la visite des Alexandre, en août 1923 : « Alain a eu sur ses admirateurs une influence pratique désastreuse, en les décourageant intimement de l'action concrète actuelle, - sous prétexte qu'elle est prématurée, - et en leur assignant comme lot une sorte d'action abstraite, qui n'est qu'un monologue intellectuel, fermé au grand public » (C18, 156). Dans une lettre à Jean Prévost, du 23 mai 1926, à propos du livre *Le Citoyen contre les pouvoirs*, Rolland note la divergence fondamentale. Il refuse le système d'Alain « "Commencer par obéir" à ce que la pensée condamne n'est pas le fait de ma race de pensée » (C18, 108).

Bien qu'Alain sente les réticences de Rolland - il peut les connaître par Jean Prévost - , par fidélité à son admiration, il continue à lui envoyer ses livres. Le 21 janvier 1928, il lui dédicace les deux volumes, *Les Idées et les âges* : « Vous êtes toujours la haute et vive lumière des hommes » (C18, 109). Il ne semble pas y avoir

d'accusé de réception de Rolland, qui fait envoyer par Arcos, en octobre 1928, les deux premiers volumes de *Beethoven, Les Grandes époques créatrices : De l'Héroïque à l'Appassionata*, avec une dédicace, la seule de Rolland que l'on connaisse, recopiée par Mme Morrel-Lambelin, d'une manière malheureusement en partie indéchiffrable : « A Alain, mon cousin, par Beethoven / j'offre un nouveau [??] de Grand-Oncle [?] / Affectueusement / Romain Rolland ». Cette dédicace, un peu énigmatique, permet de comprendre la fin de la réponse d'Alain, qui en reprend un mot : « Affectueusement à vous, mon cousin ». (C18, 111).

Alain sait que les chemins ne sont plus parallèles ; ils divergent : « Vous êtes l'homme du devenir et du progrès. Pour moi, je ne puis. Je vois les différences, je ne vois point le développement » (lettre du 3 janvier 1929, C18, 110)<sup>1</sup>.

Le court billet d'Alain, en réponse à l'envoi du *Beethoven* suivant, de 1930, *Goethe et Beethoven*, laisse deviner l'esprit de la dédicace de Rolland (« Mériter un éloge de vous est une des rares choses que je désire », C18, 111). Il permet, surtout, de voir en quoi les deux hommes se retrouvent d'accord, en « cousins » : la musique : « Trop de choses à écrire sur votre beau livre, lu et relu. Aimé » (C18, 111).

Le dialogue semble sur le point de reprendre, au moins sur ce plan. Rolland répond longuement à l'envoi des *Entretiens au bord de la mer*. Au vrai, c'est un peu une dérobade : « Plus facile d'admirer que de juger !... Et puis, on est pris à la gorge par sa propre création et par son action... » (C18, 112). Alain, cependant, tente de poursuivre le dialogue. Rolland ne répond pas.

Mais, quand il reçoit *Idées - Platon, Descartes, Hegel*, il marque à son tour sa différence, en avril 1932 : « Chacun choisit les siens [ses compagnons]. Et les miens sont différents. » Il s'éloigne d'Alain. N'écrit-il pas à Guéhenno, le 2 octobre 1932, à propos d'Andler :

(°) Cet article contient quelques textes inédits, qui sont précédés d'un astérisque. Ils sont publiés grâce à l'aimable autorisation de Madame Claude Bloch ; pour le texte de Jean-Richard Bloch et grâce à l'aimable autorisation de la Bibliothèque nationale de France et de la Chancellerie des universités de Paris pour les textes de Romain Rolland. ©2003, Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des universités de Paris pour ces derniers textes.

Pour alléger le nombre de notes, seront utilisées certaines abréviations dans le cours de cet article :

**C18** : Salut et Fraternité, Alain et Romain Rolland, Correspondances et textes présentés par Henri Petit, « Cahiers Romain Rolland » n°18, Albin Michel.

**Sernin** : André Sernin, Alain, un sage dans la cité, Laffont, 1985

<sup>1</sup> Dans cette lettre encore, il faut corriger plusieurs erreurs de transcription. Signalons surtout p. 109 : « J'avais déjà votre Beethoven », et p.110, ligne 27 : « Temps », avec majuscule et en italique, et ligne 30, le « donc » doit être lu : « dont ».

« C'était un homme d'une autre trempe qu'Alain, qui, de mois en mois, rentre au bercail de la confortable liberté de l'esprit, sans dangers, et finira sous le bonnet de coton du parfait "radical"<sup>2</sup>. » Pour Rolland, Alain n'est pas un bon exemple. Il le dit nettement en 1933, dans les premières pages de *L'Annonciatrice*. Evoquant ceux auprès de qui les jeunes gens de l'après-guerre, Marc et ses amis - ils sont cinq - cherchaient « des leçons et des exemples vivants d'énergie où s'accrocher », Rolland parle du philosophe en ces termes :

« Le seul qui eût conservé leur respect, parce que la loyauté de sa parole avait pour garants la haute épreuve qu'il en avait faite dans l'action - dans la guerre - et le stoïcisme de sa vie, - Alain - professait la doctrine Socratique, dangereuse pour les caractères moins bien trempés, de séparer la liberté dans l'esprit du devoir civique d'obéissance. Il enseignait, comme il avait fait, à mourir, s'il faut, en service commandé de l'État, en le jugeant. Mais sa leçon de lucide énergie, dont la voix ne dépassait point un petit cercle d'intellectuels, risquait d'être interprétée par les âmes molles, à l'affût de prétextes moraux pour se dispenser de l'action et de ses risques, comme une protestation platonique de la conscience qui s'accommode des compromis en fait. « Obéir en refusant », est-ce « obéir », ou « refuser » ? L'acte ne comporte point le jeu du oui et non. L'acte est une hache, il fend en deux le Janus bifrons. Pour être comprise, la leçon d'Alain supposait, pour le moins, une longue patience dans la tension de la volonté, un champ de temps illimité. Or c'est ce qui manquait le plus à ces garçons : temps et patience. Le monde, ressurgi, comme Jonas, du ventre de la guerre, allait, allait d'un rythme de bolide. Plus vite ! plus vite ! Alain n'y était plus accordé. Ainsi que les meilleurs survivants de l'avant-guerre, il était habitué à vivre et penser sur le plan des siècles. Des Cinq, Adolphe Chevalier était le seul dont le tempérament s'adaptât à la mesure de ce souffle large et lent de paysan. Mais il n'était pas, par malheur, d'une pâte morale assez ferme pour recevoir, sans la déformer, l'empreinte du large pouce d'Alain. Il s'y cherchait sophistiquement un essai de justification pour philosopher en paix et confort<sup>3</sup>. »

Rolland devient de plus en plus sévère à l'égard d'Alain. Le 5 août 1934, il écrit à John Klein, un professeur anglais, qui prépare une thèse sur son théâtre : «\* Il est probable qu'Alain a songé à *Liluli*, en écrivant Mars : car il revient souvent à *Liluli* dans ses *Propos*<sup>4</sup> ; je ne suis pas sûr qu'il ait lu une autre œuvre de moi (avec *Jean-Christophe*). J'ai de lui une lettre enthousiaste, à ce sujet. » Au vrai, Rolland est injuste. Alain ne lui a-t-il pas écrit, le 18 février 1931 : « Ne nous laissez pas attendre trop la suite d'Annette » (C18, 117), ce qui prouve qu'il a lu *L'Ame enchantée*. Dans son « propos » du 1er janvier 1934, il fait allusion à l'introduction que Rolland a écrite à *l'Icare* de Lauro de Bosis (*Propos*, Pléiade, 1194). Cela, Rolland le sait bien. Mais quand il écrit à John Klein, il vient sans doute de lire *Les Dieux* (achevé d'imprimer mai 1934), dont le troisième livre se clôt sur une allusion à *Liluli*, et le quatrième s'intitule « Christophore ». Rolland a reçu le

livre dédicacé le 20 mai 1934 : « A mon cher Romain Rolland / au serviteur du seul dieu qui ne peut rien, / au Christophore, / Fraternel salut » (C18, 119).

Rolland a-t-il répondu à cet envoi ? Aucune trace n'en a été retrouvée. Quoi qu'il en soit, Alain poursuit sa réflexion et reste fidèle à Rolland, à un certain Rolland. En janvier 1936, au moment du soixante-dixième anniversaire de celui-ci, Alain écrit, de nouveau, deux grands textes, comme en 1926 : « Romain Rolland est le grand remueur d'idées », publié dans *La Lumière*, 25 janvier 1936 et « Pour Romain Rolland », publié dans *Marianne*, le 29 janvier 1936<sup>5</sup>. Le premier revient à *Jean-Christophe*, le second à *Liluli*, tous deux rappellent un article de 1916, « Aux peuples assassinés ». Il écrit un troisième texte, plus court, pour *L'Humanité*, qui le publie le 26 janvier. Alain y fait allusion encore à ces trois mêmes écrits de Rolland. Aucun de ces textes ne mentionne *L'Ame enchantée*.

Rolland ne semble pas avoir remercié Alain de ces différents témoignages. Peut-être estime-t-il inutile de poursuivre la discussion avec lui. Pour différentes raisons il prend ses distances. En février 1936, son article « Pour l'indivisible paix » le met en conflit avec les « pacifistes intégraux » qui veulent « la paix à tout prix ». Il explique dans son *Journal* qu'il a écrit cet article parce qu'il était «\* révolté par l'attitude de certains amis français pacifistes, que d'ailleurs [il] estime : surtout Félicien Challaye, les Alexandre, etc. » Bien que Rolland ne s'en prenne jamais directement à Alain, sans doute le compte-t-il dans les etc. ! Ces pacifistes réagissent dans *Feuilles libres*, n°8, 10 février 1936 : « 70<sup>ème</sup> anniversaire de Romain Rolland ». Rolland décide de faire face aux attaques de ce «\* pacifisme furibond » et de «\* ses fanatiques adversaires (Alexandre, Emery) », ainsi qu'il l'explique dans son *Journal*.

Un peu plus tard, une autre raison amène Rolland à s'éloigner d'Alain. Il est scandalisé de ce qu'il lit sous la plume de celui-ci, cité dans la préface écrite à l'édition française du livre *Das Deutsche Volk Klagten*, publiée aux Éditions Carrefour. Il s'agit d'« une incroyable citation », extraite des *Libres Propos* du 25 juin 1933, que Rolland recopie en soulignant quelques passages : « *J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère. Il s'est trouvé des cœurs généreux pour m'accuser d'être insensible. Et assurément je ne suis pas de ceux qu'une injustice, en n'importe quel coin du globe, met aussitôt en indignation. Au temps où on nous entretenait des massacres d'Arméniens, je n'éprouvais jamais, à l'égard des massacreurs, ce que Stendhal appelle la haine impuissante. Et peut-être dois-je dire que ce qui n'est pas à portée de ma main ne m'intéresse guère. C'est que je n'y prendrais rien... »*

Cependant la musique reste un lien très fort entre les deux hommes. Rolland envoie à Alain ses deux volumes sur Beethoven, de 1937 : *Le Chant de la Résurrection*, avec une « toute cordiale dédicace ». Alain lui répond par une longue lettre, le 1 mars 1938<sup>6</sup>. Rolland parle dans son *Journal*, de cette lettre «\* très amicale », qu'accompagnait l'envoi de *Souvenirs de guerre* et

<sup>5</sup> Les deux textes seront repris dans *Feuilles Libres*, 15 mai 1936, pp. 51-52 et pp. 92-95.

<sup>6</sup> Et non mai, comme l'indique C18, 130. Le cachet postal d'arrivée à Villeneuve est très lisible : 8 mars 1938. Il faut donc rectifier la date de cette dernière lettre d'Alain ; cela donne un autre éclairage à la fin de la relation épistolaire entre les deux hommes. - Comme dans d'autres lettres, par ailleurs, la transcription de celle-ci laisse à désirer. Ainsi, pour ne citer que les erreurs grossières, p. 130, ligne 8, il faut lire non pas : « il y a eu », mais : « il y eut » ; ligne 18, il faut lire non pas : « Monique-Marie Lambelin » (!), mais : « Monique Morre-Lambelin » ; p.131, il faut rectifier la citation latine et lire : « Sentimus et experimus nos æternos esse » et, ligne 12, il faut lire : « au bout de ses doigts », et non : « au bout des doigts ».

<sup>2</sup> *L'Indépendance de l'Esprit*. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944). Préface d'André Mairaux, « Cahiers Romain Rolland », n°23, Albin Michel, 1975, p.220.

<sup>3</sup> *L'Ame enchantée*, Albin Michel, 1967, pp.761-762.

<sup>4</sup> Romain Rolland a dû relever plusieurs allusions à *Liluli* dans différents « Propos » : en décembre 1921, dans « Ubu Roi » (*Propos*, Pléiade, 336) - en septembre 1931, dans « Le visage des Dieux » (*Propos*, Pléiade, 1036) - en octobre 1931, dans « L'intelligence-machine » (*Propos*, Pléiade, 1046) - en juin 1933, dans « Les Langues de feu » (*Propos*, Pléiade, 1166). Il y en aura d'autres par la suite, soit dans certains autres « propos », soit dans des œuvres. Ainsi, en juin 1935, dans « Le mirage du progrès » (*Propos*, Pléiade, 1263).

*Histoire de mes pensées.* Alain remercie Rolland « dans un tendre sentiment de reconnaissance » (C18, 130). A quoi Rolland répond le 30 mars. Une nouvelle fois, tout en remerciant son correspondant, il discute la position d'Alain sur le progrès. Celui-ci estime-t-il la discussion inutile ? En tout cas, il ne répond rien. Cette lettre du 30 mars 1938 est la dernière lettre échangée entre les deux hommes. Elle se termine de façon très affectueuse : « Je vous embrasse fraternellement / Votre vieil ami » (C18, 129).

### **La rupture**

Désormais, c'est le silence complet, qui va aller jusqu'à la rupture. Au moment de Munich, en septembre 1938, Alain se rapproche de Giono et s'éloigne définitivement de Rolland.

Alors qu'il est question d'une entrevue avec Hitler, Rolland réagit par un télégramme au chef du gouvernement, qu'il signe avec Langevin et Jourdain. Publié le 11 septembre, ce télégramme demande à la France et à l'Angleterre d'empêcher, par des « mesures énergiques », l'attentat perpétré par Hitler contre l'indépendance et l'intégrité tchécoslovaques. Lisant ce télégramme, Alain rédige sur-le-champ un autre télégramme, protestation résolument pacifiste adressée aux gouvernements français et anglais et au ministre des Affaires européennes, qu'il fait contresigner par Giono et Victor Marguerite<sup>7</sup>. Alain est furieux contre Rolland. Le 15 septembre, voulant contrebalancer « le faible mais dangereux effet produit » par le télégramme de Rolland, il s'adresse directement à Daladier, lui demandant « de faire toutes les concessions nécessaires au maintien de la Paix ». Ce télégramme est publié dans *L'intransigeant*, de Georges Pioch. Rolland en est blessé ; il s'en explique dans son *Journal* : Pioch « mon ex-ami [...] s'est fait (avec "les pacifistes intégraux, de l'équipe Challaye, Émery") le plus amer de mes adversaires ». De plus, en publiant ce télégramme, *L'intransigeant* y ajoute une insulte à son égard : « Romain Rolland qui, depuis qu'il n'est plus mobilisable, accepte le cœur joyeux de provoquer la mêlée. » Or, en 1914, Rolland n'était pas mobilisable ! Et Georges Pioch le savait très bien !

Inquiet de l'évolution de la situation, Rolland craint le pire. Malgré la sérénité qu'il affiche, il est plus sensible qu'il ne le dit à l'état d'esprit des Français. Il comprend et partage leur angoisse : tous voudraient la paix. Le 29 septembre, la veille de la capitulation de Munich, on lui présente la pétition des instituteurs et des postiers, qui demande au gouvernement français de persévérer dans la voie des négociations<sup>8</sup>. Cette pétition, « Nous ne voulons pas la guerre », qui défend l'apaisement avant tout et se félicite des accords de Munich, est publiée dans *L'Œuvre* le 27 septembre et les signatures sont publiées jusqu'au 1er octobre. Les premiers noms sont ceux d'Alain et de Giono. Et voici que Rolland, à son tour, signe cette pétition. Son nom apparaît en gros titre, précédant la dernière liste, publiée le 1er octobre : « Contre la guerre. Romain Rolland aux côtés des instituteurs. »

Cette signature est contradictoire avec le télégramme du début de septembre. En fait, entraîné par le grand désir de paix, Rolland s'est joint au mouvement populaire, soulagé de voir que la guerre a été évitée. Très vite, il comprendra ce que signifie Munich et reviendra sur son appréciation. Mais Giono relève immédiatement la contradiction. Il parle de « Feu Romain Rolland »,

dénonçant le mensonge d'un homme qui « signe tout ce qu'on lui donne et signera désormais n'importe quoi, tant qu'il aura dans les doigts la force de tenir un porte-plume<sup>9</sup> ».

Dans son *Journal*, fin octobre et début novembre 1938, Rolland explique longuement le sens de sa démarche, estimant que tous étaient d'accord pour que la paix fût sauvegardée, mais que ce n'était pas en acceptant toutes les concessions que Hitler pouvait être contenu ! Il regrette toutes ces animosités, sans bien réaliser, cependant, à quel point son attitude, un moment ambiguë, a pu provoquer la réaction de Giono, dont le jugement sur Rolland choque les amis de celui-ci : « Est-il bien que la poignée de pacifistes que nous sommes encore se divise sur le grand nom de Romain Rolland ? », demande Arcos à Alain (lettre du 1er décembre, Sernin, 394).

Mais l'amitié pour Giono est plus forte, Alain est définitivement brouillé avec Rolland. Il répond brutalement à Arcos, le 2 décembre 1938 : « Quant à Romain Rolland, que j'ai un peu connu autrefois, j'éprouve à son égard une sympathie qui n'est jamais sans crainte. Je l'ai toujours considéré comme l'aristocrate le plus hautain de toute la République des Lettres. Aussi son attitude en ces temps-ci ne m'étonne nullement ; je l'ai toujours vu embouchant la trompette épique... Et périsse le fantassin sans valeur ! Poussière humaine ! Il n'y a pas plus de fraternité en Romain Rolland qu'en Jean-Christophe. Je ne citerais que Giono qui soit humainement fraternel, je veux dire qui repousse absolument la guerre, quels qu'en soient les motifs... La guerre ! Qui ne considère jamais l'homme que comme un outil ! Là se trouve le débat [...]. Au vrai, Giono était le seul fantassin qui fût digne de dire quelques vérités au fier R.R. qui depuis dix ans nous appelle par des raisons détournées au secours de l'URSS menacée par les méchants » (Sernin, 395).

Arcos a-t-il communiqué la lettre à Rolland ? Lui en a-t-il parlé ? Dans la correspondance conservée de Rolland à Arcos, il n'y a rien de la mi-décembre 1937 à juin 1939 !

Alain admirait sincèrement non seulement *Jean-Christophe*, mais aussi *Au-dessus de la mêlée*, « le plus haut d'une noble vie » (C18, 94). L'on peut s'étonner de la manière dont le philosophe déconsidère ainsi brutalement son aîné en 1938. La dernière allusion que contient la lettre à Arcos révélerait-elle une des raisons supplémentaires, jusqu'alors tue, de la rupture maintenant définitive entre les deux hommes ? A leur opposition sur la façon de considérer le pacifisme, s'ajoute, jamais exprimée, mais sans doute ressassée, une autre opposition, qui se manifeste soudain avec violence. Déjà, tous deux avaient fait le constat qu'ils étaient de « races de pensée » trop différentes. Mais fallait-il pour autant qu'Alain, dans une lettre d'ordre privé, il est vrai, renie en quelque sorte et raye, de quelques traits de plume, tout le bien qu'il avait pensé et dit de Rolland ? Peut-on croire que c'est là son « dernier mot » sur l'auteur de *Liluli* ? Ne voyons plutôt dans cette lettre qu'un mouvement d'humeur qui n'enlève rien à tout ce qu'Alain a pu précédemment écrire sur Rolland.

<sup>9</sup> Voir de Giono *Précisions*, in *Récits et Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p.604-605.

<sup>7</sup> Voir le texte dans Sernin, p. 390

<sup>8</sup> voir le texte de cette pétition dans: Giono, *Précisions*, in *Récits et Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p.603-604.